

Format de citation

Bührer-Thierry, Geneviève : recension de : Cécile Treffort, Mémoires carolingiennes. L'épitaphe, entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique (milieu VIIIe-début XIe siècle), Rennes : Presses Univ. de Rennes, 2007, dans : ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 2 - Histoire médiévale, p. 468-469, DOI: 10.15463/rec.1189720573

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées. Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

la Bible, mais aussi sur un héritage intellectuel qui les intégrait dans l'histoire globale de l'Église depuis la Création. La compréhension des événements passés ou présents ne se limitait donc pas à leur connaissance ; les Carolingiens ont fait preuve d'une réelle sensibilité historique.

R. McKitterick livre un ouvrage passionnant et stimulant, dont la valeur tient autant à l'analyse de la production des sources carolingiennes qu'à la réflexion qu'elle mène sur l'écriture de l'histoire, faite d'héritage et de construction.

LAURENT JÉGOU

Cécile Treffort

Mémoires carolingiennes.

L'épithaphe, entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique (milieu VIII^e-début XI^e siècle)

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 387 p.

Cécile Treffort propose ici un parcours très original à travers des sources qui n'ont que rarement la faveur des historiens : les épithaphes et, plus largement, toutes les inscriptions funéraires qu'on peut connaître pour les siècles carolingiens, soit sous leur forme lapidaire, soit sous forme de poème conservé dans les manuscrits. Il s'agit d'un ouvrage véritablement militant en faveur de sources largement méconnues dont l'auteur montre toute la richesse tant pour la question de l'écriture publique que pour celle de son rapport au corps et à la mort, à la mémoire et au pouvoir, à l'identité et à la postérité.

C. Treffort se penche d'abord sur le cas particulier des endotaphes, c'est-à-dire des textes déposés dans la tombe, assurant tout à la fois l'identification du défunt en cas de réouverture du tombeau et protection spirituelle en vue de la fin des temps. Tout comme les inscriptions de noms sur les tables d'autel, on touche là au caractère particulier d'écrits qui n'exigent pas forcément une lecture humaine pour être considérés comme efficaces. L'écrit établit ici une relation directe avec Dieu, en étroite correspondance avec la

liturgie, notamment eucharistique, et il est possible que le succès manifeste des inscriptions nominales sur l'autel à l'époque carolingienne explique le faible nombre d'épithaphes connu pour cette période.

Rappelant que l'épithaphe proprement dite ne se définit pas par sa forme mais par sa fonction qui est de communiquer des éléments d'information au plus grand nombre et pour la plus longue durée, l'auteur se pose ensuite la question de la réalisation matérielle de ces inscriptions qui se répartissent en trois grands types : les plates tombes, les stèles verticales et les inscriptions murales, gravées ou peintes. Contrairement à la période précédente, le décor est le plus souvent réduit à quelques croix ou palmettes, ce qui donne une place fondamentale au texte et à sa calligraphie. L'époque carolingienne voit se développer le goût pour une écriture en capitales monumentales sur le modèle romain antique, mais si le référent culturel demeure celui de la Rome impériale, comme l'indique la commande par Charlemagne de l'épithaphe du pape Adrien I^{er} conservée au Vatican, la diffusion massive de cette écriture monumentale ne date que du règne de Louis le Pieux.

Par leur nombre, leur dimension, leur localisation, les épithaphes représentaient la forme d'écrit la plus régulièrement présente dans la vie quotidienne de l'époque carolingienne, et si tous ne savaient pas lire, tous savaient faire la différence entre une écriture et un décor géométrique. C'est là un élément très important dans la compréhension de la fameuse « renaissance carolingienne » qui met l'écrit au cœur du pouvoir et fait de l'écriture un signe incontournable de l'autorité, royale ou divine. L'écriture d'une épithaphe est importante aux yeux des vivants lorsque survient le décès d'un être cher et elle s'inscrit plus largement dans l'ensemble des gestes, rituels et paroles qui entourent la mort d'un individu. Cependant, le contenu des textes est bien souvent négligé par les historiens, en raison de son caractère stéréotypé : bien que l'épithaphe ait pour fonction essentielle de préserver le souvenir du mort et de célébrer sa mémoire en mentionnant notamment son nom, la date de sa mort et les circonstances de son décès, la prégnance de la forme littéraire est si importante

que les précisions biographiques sont souvent réduites au strict minimum. C. Treffort précise à ce sujet que les nombreux éléments similaires dans les inscriptions ne doivent pas être compris comme une incapacité des auteurs à faire preuve d'originalité, mais au contraire comme un indicateur de la cohérence d'une culture qui, par la répétition ou l'imitation, valorise la mémoire et construit son identité.

Après s'être interrogée sur la réalisation matérielle de l'épithaphe et sur la création textuelle qu'elle suscite, C. Treffort propose de voir dans l'ensemble des épithaphes dispersées dans tout l'empire carolingien une image du réseau des élites laïques et ecclésiastiques à la tête duquel se trouve la famille royale. Si Charlemagne lui-même n'a reçu qu'une épithaphe très simple, sa mémoire a été portée par la tombe de ses proches ou de ses descendants dont les corps sont dispersés dans tout l'empire : à la concentration de la mémoire dans quelques sanctuaires privilégiés comme Metz ou Milan répond la dispersion géographique des inscriptions qui font référence, directement ou non, à la famille royale. Ainsi se trouve dessiné un empire « rêvé » dont la géographie repose non sur des territoires, mais sur des individus. L'auteur insiste à juste titre sur cette géographie carolingienne où la centralité ne se conçoit pas comme un point sur une carte mais se définit par rapport à un homme – l'empereur, le roi, le chef de famille – et où les relations humaines résistent à la dispersion géographique. On ajoutera simplement que la sépulture de ces personnages « référents » en un lieu précis et, en principe, définitif peut donner alors à ce lieu une fonction de polarisation qui a un réel impact sur le plan territorial comme en témoignent les travaux de Michel Lauwers¹.

Pour terminer, C. Treffort envisage les enjeux de l'écriture comme médiatrice dans le processus de la prière, elle-même essentielle dans une conception communautaire de la société chrétienne qui associe les vivants et les morts. La fonction médiatrice de l'épithaphe se décompose en trois phases dynamiques : l'inscription arrête le passant et le transforme en lecteur ; elle lui transmet des informations et le rend solidaire du sort du défunt ; elle l'exhorte à la prière dont il peut trouver les

mots dans le texte lui-même. La médiation de l'écriture et de la lecture induit ici une dynamique originale de la prière, l'épithaphe servant de support à une prière laïque et personnelle qui se passe de la médiation des clercs, ce qui démontre la conscience réelle chez les fidèles d'une solidarité directe entre les chrétiens. Car nul ne peut se sauver seul : la société idéale gravée dans la pierre des épithaphes n'est pas une société parfaite, c'est une société de pécheurs dont seule la solidarité peut faire disparaître les fautes et construire, à la fin des temps, la cité céleste. On retrouve ici le programme carolingien visant à identifier l'Église terrestre, dont les fidèles sont les « pierres vivantes », et l'Église céleste, associant dans une même perspective eschatologique l'ensemble des générations.

Le grand mérite de cet ouvrage est en effet de replacer la dimension culturelle de l'empire carolingien au sein de sa propre perspective eschatologique : les inscriptions funéraires des grands de l'empire illustrent une culture politique unifiée dont la cohérence s'explique par la volonté affirmée par les Carolingiens d'identifier l'empire à l'*Ecclesia*. L'unité d'écriture et de discours entre alors en résonance avec l'unité liturgique, religieuse et culturelle imposée par les rois carolingiens pour établir sur terre l'harmonie qui mène au salut. Les manifestations épigraphiques forment un élément à part entière de cette histoire et on ne peut que remercier C. Treffort de nous les faire mieux connaître.

GENEVIÈVE BÜHRER-THIERRY

1 - Michel LAUWERS, *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 2005.

**Brigitte Miriam Bedos-Rezak
et Dominique Iogna-Prat (dir.)**

*L'individu au Moyen Âge. Individuation
et individualisation avant la modernité*
Paris, Aubier, 2005, 380 p.

Depuis la fin des années 1960, des livres marquants sont venus nous enseigner et nous rappeler que le XIII^e siècle a représenté un des